



Paris BNF fr. 1, fol 16r. Source gallica.bnf.fr / BnF

THIERRY REVOL

La Bible anglo-normande: gloses et traductions. La réflexion linguistique à l'œuvre

CORPUS MASORETICUM WORKING PAPERS 17 (2026)^o

ISSN 2751-2894

^o This conference paper was written for a conference that was held within the long-term project entitled "Bible Glossaries", funded by the Heidelberg Academy of Humanities and Sciences (<https://www.hadw-bw.de/en/research/research-center/bible-glossaries-hidden-cultural-carriers>).

THIERRY REVOL

La Bible anglo-normande: gloses et traductions. La réflexion linguistique à l'œuvre

Thierry Revol, Université de Strasbourg, Faculté des Lettres / LiLPa

Summary

The Manuscript L of the Anglo-Norman Bible (mid-14th century) contains glosses, mostly synonymous, copied throughout the text or more rarely in its margins, in Latin and Middle English. These glosses first show a form of hierarchy of languages: sacred Latin of the Vulgate, vernacular and native English of the copyists, cultivated and aristocratic French of the final text. They are above all the sign of the work of medieval clerics, of these copyists who reflected on the biblical text, its material and its meaning, from a perspective that was at once linguistic, pedagogical, exegetical and theological.

¹ Thierry Revol, Université de Strasbourg, Faculté des Lettres, 4 rue Blaise Pascal F-67081 Strasbourg cedex, revol@unistra.fr.

1 Introduction

La Bible anglo-normande (BAN) est une traduction française du XIV^e siècle. On traduit la Bible depuis longtemps,¹ mais la version du texte sacré considérée comme légitime au Moyen Âge est la Vulgate:² or c'est une traduction de la Bible hébraïque en latin par Saint Jérôme, datée de la fin du IV^e s. Traduire la Bible n'est pas une activité anodine car le texte de départ n'est pas un écrit banal: cet exercice, à partir du texte sacré, exige une interrogation préalable et permanente sur la langue. Le traducteur doit rechercher l'exactitude théologique et exégétique: il faut trouver le mot juste pour transmettre une vérité sacrée, ce qui interroge aussi sur la légitimité de la langue vulgaire et sur ses rapports avec le latin. D'où les censures et interdictions dès le Moyen Âge, la surveillance et les retraductions à valeurs politiques et sociales à partir de la Réforme et même déjà des tentatives de réformes.

On conserve de la *Bible anglo-normande* deux manuscrits complets, l'un à Londres et l'autre à Paris,³ par les hasards de l'histoire et de la circulation des textes et des objets-livres. Les deux manuscrits sont intéressants d'un point de vue linguistique. Ils dérivent d'un même modèle, qui suivait de très près l'original latin, et qu'on peut quelquefois reconstituer par comparaison au point qu'on a pu avancer que «la *Bible anglo-normande* (...) représente certainement le meilleur exemple d'une translation littérale, voire servile».⁴ Mais ces manuscrits sont assez différents dans leur forme: copiés à peu près à la même époque, mi-XIV^e siècle, ils ne l'ont été ni les mêmes conditions ni par le même individu et, surtout, ils s'adressent à des destinataires différents. La copie (actuellement) parisienne pourrait être qualifiée de mondaine. Elle se présente sous la forme d'un gros volume qui a probablement été offert en cadeau de mariage (ce que prouvent les blasons familiaux qui le parsèment, les enluminures, les lettrines et les majuscules ornées).⁵ Le travail sur le texte est plus rapide et apparemment plus superficiel. De fait, le copiste fournit un effort d'adaptation notable, mais quelquefois désastreux: mots, lignes ou phrases sautés, non-sens, syntaxe incompréhensible... L'objet-livre était conçu pour que l'aspect extérieur

1 La *Septante* est une traduction en grec de la Bible hébraïque; elle a été effectuée au III^e s. avant notre ère, à la demande de Ptolémée II, à Alexandrie. La *Vetus latina* (dont il ne reste que des fragments) est constituée des premières versions de la Bible en latin, rendues nécessaires par l'extension des communautés chrétiennes dans l'Empire romain, à partir du II^e s.

2 Même si elle n'est consacrée comme la version officielle de la Bible qu'en 1546 (au Concile de Trente), la Vulgate est déjà considérée comme telle pendant tout le Moyen Âge; le latin est (au moins en Occident) la langue officielle de l'Église, la langue sacrée.

3 Manuscrit de Londres (British Library Royal 1 C III), siglé *L*, et manuscrit de Paris (B.n.F. fr. n° 1), siglé *P*. Voir l'introduction de mon édition: Thierry Revol, *Genèse de la Bible Anglo-normande* (Strasbourg: ELIPHI numérique, 2022 <https://www.eliphi.fr/#/eliphi-numerique/docmat/>). Il existe encore un troisième manuscrit (B.n.F. fr. 9562) qui contient essentiellement un résumé des livres bibliques.

4 Pierre Nobel, "La Traduction biblique: de la glose à la translation intégrale", *Les Cahiers de L'Institut Catholique de Lyon* 30, *Sommes et cycles*, XII^e-XIV^e siècles (2000a), 115. Il ajoute «La *Bible a.n.* suit de près la Vulgate, traduisant un mot après l'autre, sans donner à la phrase une allure vraiment française».

5 Voir l'étude des illustrations et le détail des blasons dans Kathryn A. Smith, "Found in Translation: Images Visionary and Visceral in the Welles-Ros Bible", *Gesta* 59.2 (2020), 91-130.

séduise immédiatement son destinataire, sans doute un peu moins attaché à la rigueur théologique et aux strictes exigences philologiques. De peu antérieur, le manuscrit de Londres est resté extérieurement très sobre. Conservé, voir conçu au monastère de Reading, il a toute l'apparence d'une Bible de travail ou d'enseignement exégétique. Son copiste a porté une grande attention au texte, dans une recherche de littéralité par rapport à la Vulgate sans doute largement présente dans le modèle,⁶ des gloses synonymiques (en latin et en anglais) dans certains chapitres montrent un soin qui faiblit rarement, ainsi qu'une interrogation constante sur la langue. L'apparence du manuscrit montre clairement un intérêt redoublé pour le contenu, valorisé pour sa proximité avec le texte sacré. Dans les deux cas, il faut rattacher ces traductions à la prose française des XIII^e et XIV^e siècles: la syntaxe de la phrase fonctionne par accumulation de propositions, moins hiérarchisées que juxtaposées, ce qui produit quelquefois des résultats surprenants.⁷

La traduction de cette Bible est liée au statut du français en Angleterre au XIV^e siècle. À partir de la Conquête normande de 1066, les questions de traduction se posent toujours en termes pluriels: à l'opposition complémentaire latin des clercs / langue vernaculaire, ici l'anglais, s'ajoute un troisième foyer linguistique, le français, langue des conquérants et de l'aristocratie, mais aussi langue de la culture et de l'étude.⁸ Or, au XIV^e siècle, le travail que constitue la *Bible anglo-normande* s'inscrit d'abord dans «l'âge d'or de la diffusion des Bibles manuscrites françaises»,⁹ alors même que le contexte linguistique en Angleterre est devenu peu favorable: le français comme langue quotidienne est en nette perte d'influence, même pour la noblesse anglaise. Et peut-être *surtout* pour la noblesse anglaise:¹⁰ «il paraît vraisemblable qu'au milieu du XIV^e siècle, quiconque s'exprimait encore en anglo-normand avait conscience de se servir d'un idiome artificiel, sans vitalité propre».¹¹ En

6 Le manuscrit de Paris maintient aussi une traduction très littérale.

7 Voir mon article «Traduire un texte sacré: analyses syntaxiques de la *Bible anglo-normande*», *Linx* 78 / 2019-1 *La Linguistique des genres, en actes et en question*, Julie Glikmann et Christophe Gérard éd. (2019). <https://journals.openedition.org/linx/3034>.

8 Sur ces tensions entre les trois langues, voir la conclusion de l'ouvrage de Mary Dominica Legge, *Anglo-Norman in the Cloisters. The Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature* (Edinburgh: University Press, 1950), 128-136. Voir aussi Serge Lusignan, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le Français en France et en Angleterre* (Paris: PUF, 2004), en particulier le chapitre IV «Le Français du roi en Angleterre», 155-217.

9 Pierre-Maurice Bogaert, «La Bible française au Moyen Âge», in *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours* (Turnhout: Brepols, 1991), 30. Voir aussi le supplément à l'édition de Martine Pagan, *La Genèse de Raoul de Presles* (Paris: Champion, 2021), 205-498.

10 Christiane Marchello-Nizia, *La Langue française au XIV^e et XV^e siècles* (Paris: Armand Colin, 2005; éd. originale 1979), 44-45: «Dès la fin du XIII^e siècle, dans le domaine littéraire, plusieurs auteurs se déclarent hostiles à la suprématie du français, ou constatent simplement que la plupart des Anglais 'de la classe moyenne', dirions-nous, et même de la noblesse, ignorent cette langue. Et même ceux qui [...] s'efforcent de l'apprendre par goût ou par opportunisme, ont souvent conscience que leur 'français' est différent de celui du continent.»

11 René Huchon, *Histoire de la langue anglaise*, t. II (Paris: Colin, 1930), cité par Marchello-Nizia, 2005, 44. Mais Susan Baddeley est moins pessimiste dans son introduction à l'édition de John Palsgrave, *L'Eclaircissement de la langue française. 1530* (Paris: Champion, 2003), 15: «Dès le XVI^e siècle, le français n'était plus guère utilisé dans l'administration en Angleterre [...]. Cependant, le français conservait son rôle de langue cultivée, de langue de prestige, auprès de la noblesse. À la cour d'Angleterre au temps des Tudor, le français était aussi la langue des échanges internationaux. On enseignait cette langue aux jeunes

somme, si le français reste encore pratiqué comme langue de prestige (à la cour royale et dans les milieux de la haute noblesse, les domaines diplomatique et judiciaire, l'enseignement, les belles lettres, l'Église et les milieux ecclésiastiques...), cela désigne cette entreprise de traduction comme s'adressant à un public particulièrement privilégié et ouvert intellectuellement, dont la foi ne fait pas de doute: les clercs (pour le manuscrit de Londres, mais le monastère de Reading est dans une région où le français était encore bien établi)¹² ou une noble famille (les Welles, pour le manuscrit de Paris). Dans tous les cas, il n'est pas sûr que le français ait été la langue maternelle des clercs qui sont intervenus sur cette Bible, mais c'était pour eux une langue d'usage, une langue de travail et une langue liée à leur statut social. Il est encore moins sûr (l'étude du texte le prouve, et la présence de gloses synonymiques anglaises dans le texte de Londres) que le français ait été la première langue des traducteurs ou des copistes: c'était pour eux une langue qu'on pourrait qualifier de professionnelle.

Ce statut particulier du français le rend rien moins qu'évident,¹³ ce qui amène les copistes à s'interroger sur le texte qu'ils (re)produisent: ils prennent des initiatives par rapport à leur modèle commun et s'interrogent donc sur le passage entre texte latin et résultats en français. Cette réflexion constante, même pour le copiste de Paris qui montre souvent sa maladresse, s'incarne non seulement dans la globalité de la traduction, mais aussi de manière très visible dans les gloses qui parsèment le texte. Manifestement, ces gloses n'appartiennent pas au modèle: elles sont numériquement très disproportionnées d'un manuscrit à l'autre, et surtout très différentes. Il faut donc distinguer entre les deux manuscrits. Dans *P*, les gloses sont limitées et en français (plus rarement en latin). Le texte¹⁴ ne comporte pas de gloses très visibles dans la Genèse, mais Nicolas Schwaller,¹⁵ qui a édité l'*Exode*, a détecté quelques commentaires (en français) empruntés notamment à l'*Historia Scholastica* de Pierre Comestor. Dans *L*, elles sont plus nombreuses: le manuscrit comporte un système de gloses ponctuelles qui recourt au latin et à l'anglais (jamais au français); enfin le projet semble plus empreint de pédagogie que de prestige (visuellement, le manuscrit n'est pas spectaculaire). En tout cas, pour *L*, avec ces gloses en latin et en moyen anglais, le copiste met clairement l'accent sur le texte, sa matière et sa signification.

nobles, dont les plus fortunés pouvaient se permettre d'avoir un précepteur pour le français, souvent d'origine française. C'est d'ailleurs en enseignant le français (ainsi que le latin) aux enfants de la noblesse anglaise, et même auprès des familles les plus haut placées, que Palsgrave gagnait en partie sa vie.» Voir déjà Mildred Pope, *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman phonology and Morphology* (Manchester: University Press, 1956; éd. originale 1934), 422: «the voluminous didactic literature and the romances of the fourteenth century were still for the most part composed in French: Nicholas Bozon, for example, as late as c. 1300, makes use of it in his translation from Latin, “En comun langage pur amis, Ke de clergie ne ouent apris”».

12 D'après Lusignan, 2004, 180, Reading est une abbaye royale située relativement près de Londres (moins de 170 km), dans une région où le français était bien implanté puisque même la réglementation des guildes de marchands et le statut des villes étaient rédigés dans cette langue.

13 On se souvient que les premières grammaires du français ont été rédigées en Angleterre.

14 Du moins dans les livres édités, mais il me semble, pour l'avoir feuilletée, que des gloses apparaissent en marge un peu plus loin que le Deutéronome.

15 Nicolas Schwaller, *La Bible Anglo-Normande: l'Exode. Édition critique du livre de l'Exode de la Bible Anglo-Normande. Étude philologique de l'Anglo-Normand* (thèse de doctorat soutenue à Strasbourg en 2023).

Il existe plusieurs types de gloses, plus ou moins complexes. Gilbert Dahan définit d'abord la glose comme une «forme élémentaire», qui fait qu'un «mot du texte biblique [est] expliqué par un synonyme»:

C'est la structure la plus élémentaire de l'exégèse, son 'atome', si l'on peut dire: un mot du texte biblique suivi de son explication; on peut le représenter schématiquement par $a = b$. C'est, bien sûr, la forme des lexiques, particulièrement des lexiques bibliques, et l'on observera que le lexicographe Papias définit ainsi la glose: "qui énonce ce qui est par un seul mot".¹⁶

Ces gloses,¹⁷ présentes uniquement dans le manuscrit *L*,¹⁸ ont intrigué les chercheurs qui se sont intéressés à la Genèse Anglo-normande. Dans un article, Pierre Nobel en résume leurs principales conclusions et propose ses propres interprétations;¹⁹ elles concernent la raison de la présence de ces gloses, et leur nature.

La première explication est une déficience du traducteur: lorsqu'il est en peine de trouver un correspondant français au latin de la Vulgate, il utiliserait les gloses pour compenser ce manque. C'est l'hypothèse de Samuel Berger,²⁰ pour qui «le terme anglais aurait été introduit dans l'attente de la traduction française»;²¹ de fait, «il arrive que le traducteur ne transpose pas le latin de la Vulgate, mais laisse un blanc sur le manuscrit. Suit alors une traduction anglaise et, parfois aussi, le terme latin repris de la source», alors qu'«ailleurs le texte de *L* est dépourvu de glose anglaise et le terme de la Vulgate reste donc sans équivalent vulgaire». La conclusion s'impose alors d'elle-même:

Il se dégage tout de même l'impression d'un translateur par moments en panne de termes français destinés à traduire ceux de la Vulgate. Le mot latin qui suit le blanc sur le manuscrit ou la traduction anglaise pouvait avoir pour fonction de faciliter la recherche. Le soulignement était-il destiné à permettre le repérage pour un retour en arrière ultérieur? Il est difficile de l'affirmer au vu des cas de figures analysés par la suite.²²

Mais cette hypothèse n'est pas sans poser quelques difficultés, notamment parce qu'elle suppose que tous les termes français précédant les gloses ont été ajoutés après coup: «Peut-on dès lors imaginer que le mot français précédant la traduction anglaise et le mot

16 Gilbert Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII^e-XIV^e siècle* (Paris: Cerf, 1999), 123. L'auteur ajoute en note: «*Glosa grece, latine, aduerbium, quia quicquid illud est uno uerbo declarat. Unde glosarium dictum, quod omnium fere partium glosas continuat*» (Papias, *Elementarium*, mss BnF. lat. 7611, fol. 67va, et 7622 A, fol. 87va).

17 Voir le tableau récapitulatif *infra*.

18 Le manuscrit *P* comporte aussi des gloses marginales (notamment dans l'Exode). Certaines paraissent corriger ou commenter la traduction mais, leur graphie les signale comme postérieures à la copie.

19 Pierre Nobel, "Gloses anglaises et latines dans une traduction biblique anglo-normande (ms. Londres B.L. Royal I C III)", in Jean Dufournet éd., "Si a parlé par moult ruistre vertu", *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat* (Paris: Champion, 2000b), 419-435.

20 Voir Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl* (Genève: Slatkine Reprints, 1967; rééd. de Paris: Champion, 1884), 236 (à propos du prologue de la Genèse). Voir encore Anna C. Paues (éd.), *A Fourteenth Century English Biblical Version* (Cambridge: 1904), xx.

21 Résumé par Pierre Nobel, 2000b, 420 (comme les autres citations de ce paragraphe).

22 Pierre Nobel, 2000b, 422-423 (toutes les autres citations de ce paragraphe, 423, sauf la dernière, 424).

latin de la source soulignés auraient été systématiquement ajoutés postérieurement? Des problèmes de jointure se seraient forcément présentés. Or le texte semble bien avoir été écrit au fil de la plume». Il faut dès lors donner à ces gloses un autre rôle, et imaginer que ces termes ont été inscrits conjointement aux termes français, peut-être pour les corriger ou les nuancer. De fait, «la traduction française paraît par moments bien approximative à la différence de la glose anglaise», ce qui permet de parler de «glose anglaise rectificative». Maintenant que plusieurs livres sont éditées,²³ ces hypothèses méritent d'être vérifiées et complétées par d'autres interprétations, qui permettront de s'interroger notamment sur le type de réflexion linguistique que les copistes ont mis en œuvre dans ces deux manuscrits. Il s'agira donc d'examiner le détail de ces gloses, notamment la manière dont elles apparaissent, leur contenu et le raisonnement qui les sous-tend et les justifie.

2 Typologie des gloses

En résumé, et pour reprendre le raisonnement de Pierre Nobel, la glose pourrait avoir trois fonctions:

- dans un certain nombre de cas, elle donne l'équivalent anglais dans l'attente d'un terme français que le translateur ne trouve pas sur le coup;
- dans d'autres, elle précise le terme français créé par emprunt, car il serait polysémique, rare ou homonyme d'un autre;
- enfin, elle donne parfois aussi la traduction exacte du latin lorsque le texte français s'écarte quelque peu de la source, n'en reflète pas le sens exact ou le gauchit totalement jusqu'au contresens.²⁴

Ces hypothèses méritent d'être confrontées au manuscrit. Dans la Genèse Anglo-normande, il n'y a qu'un seul blanc et, Pierre Nobel le dit lui-même, toutes les autres fois la soudure se fait sans heurt. Le terme français peut être rare, mais il ne s'agit pas forcément de néologisme, et tous les termes rares ne sont pas glosés; certains peuvent être considérés comme tout à fait justes ou justifiés, mais ils sont glosés... Cela dit, ces hypothèses sont «parfois» valides et en cela, elles restent évidemment justifiées, mais le raisonnement fait du copiste un amateur de mots, un lexicographe réfléchissant sur la langue²⁵ plutôt que sur le texte lui-même, c'est-à-dire sur son contenu biblique. D'autre part, elles font de lui

23 En plus de la Genèse, les livres suivants ont été édités: l'Exode (Nicolas Schwaller, thèse soutenue en 2023), le Premier livre des Rois (Tatiana Romashkina, thèse soutenue en 2022), Ruth, Josué et Tobie (Brent Pitts, 2018, 2020 et 2020), Juges (Brent Pitts et Huw Grange, 2022), Samuel I et II (Brent Pitts et Maureen Boulton, 2023) et Deutéronome (Caterina Bellenzier, thèse soutenue en 2024).

24 C'est ce qui permet de conclure (Pierre Nobel, 2000b, 434) que, «à y regarder de près, on a l'impression que, dans cette translation qui s'interdit l'ajout de lexèmes, elles jouent le rôle traditionnellement dévolu au binôme synonymique. Ce dernier acclimate le néologisme et donne une traduction aussi exacte que possible par l'emploi d'un terme courant destiné à expliquer le mot nouveau, rare ou d'un signifié large».

25 De fait, dans l'article de Pierre Nobel, le raisonnement et les conclusions s'appuient sur de nombreux commentaires lexicaux.

le traducteur, alors que la forme même du manuscrit *L* le présente en copiste (comme le prouvent, par exemple, les sauts du même au même). Or il n'est pas sûr que, pour la version du manuscrit *L*, la recherche grammaticale soit la principale préoccupation de ce copiste, d'autant que la répartition des termes glosés reste très inégale dans le texte. Il s'agit donc de compléter ces hypothèses en tenant compte à la fois de la dispersion de ces gloses (sur quelques chapitres seulement), de la nature du texte (cela reste la Genèse, donc une partie de l'Écriture Sainte), de la constitution et de la finalité du manuscrit (son destinataire et son concepteur).

2.1 Quantité et emplacement

Pour la seule Genèse du manuscrit de Londres, les gloses sont toujours synonymiques et limitées à un ou deux mots; et le nombre total de gloses reste de toute façon réduit, d'autant qu'elles restent concentrées sur certains chapitres. Le tableau permet de visualiser la répartition de ces gloses par chapitre, avec le nombre de mots pour chacune des langues utilisées (latin [= L] et moyen anglais [= A]):

Chap.	Textes et gloses			Nbre
	Gloses latines (L)	Texte de la BAN	Gloses anglaises (A)	
VII		enunderent	flowed ^(VII.6)	A=1
XIX		breese	<i>sparke</i> ^(XIX.28)	A=1
XXIIII	<i>senex</i> ^(XXIV.1)	vieux		L=17
	<i>femur</i> ^(XXIV.2)	quisse		
	<i>uxorem</i> ^(XXIV.4)	moiller		
	<i>reducere</i> ^(XXIV.5)	remesner		
	<i>reducas</i> ^(XXIV.6)	remesnes		
	<i>mittet</i> ^(XXIV.7)	enverra		
	<i>nativitatis</i> ^(XXIV.7)	naissance		
	<i>tulit</i> ^(XXIV.7)	mesna		
	<i>teneberis</i> <i>juramento</i> ^(XXIV.8)	tendras a serment		
	<i>sub femore</i> ^(XXIV.9)	south la quisse		
	<i>grege</i> ^(XXIV.10)	fouk		
	<i>omnibus bonis</i> ^(XXIV.10)	de touz ses biens		
	<i>perrexit</i> ^(XXIV.10)	s'en vait		
	<i>iter</i> ^(XXIV.21)	chemyn		

XXX		esparses	<i>spinked</i> ^(XXX.32)	A=4
		fulvee	<i>zoluzes</i> ^(XXX.32)	
		tecchouse	<i>spottie</i> ^(XXX.32)	
		joindre	<i>riding</i> ^(XXX.42)	
XXXI		esparses	<i>sprinkled</i> ^(XXXI.12)	A=1 L=2
	<i>somnis</i> ^(XXXI.11)	sounge		
	<i>sempnis</i> ^(XXXI.24)	sounge		
XXXV	<i>lumbis</i> ^(XXXV.11)	naches		L=1
XXXVII	<i>polimitam tunicam</i> ^(XXXVII.3)	une cote polie		L=2
XXXVIII		un terristre	<i>a rokette</i> ^(XXXVIII.14)	A=1
XXXIX		freigne	<i>hemme</i> ^(XXXIX.12)	A=1
XL		canistreux	<i>skeppes</i> ^(XL.18)	A=1
XLI		(lieux) phaleises	<i>mersshes</i> ^(XLI.2)	A=13 L=1
		espiz	<i>eres . spice</i> ^(XLI.5)	
		mouncel	<i>stalk</i> ^(XLI.5)	
		espiz	<i>eres</i> ^(XLI.6)	
		tenvenes	<i>thinne</i> ^(XLI.6)	
		phaleise	<i>mersshe</i> ^(XLI.18)	
		targoient	<i>sleuped</i> ^(XLI.21)	
		espiz	<i>eres spice</i> ^(XLI.22)	
	<i>culmo</i> ^(XLI.22)	mouncel	<i>stalk</i> ^(XLI.22)	
		espiz	<i>eres</i> ^(XLI.27)	
		tenvenes	<i>pinne</i> ^(XLI.27)	
XLII	<i>nutum</i> ^(XLII.6)	signe	<i>bekkening</i> ^(XLII.6)	A=1 L=1
XLIII		decurrant	<i>brast out</i> ^(XLIII.30)	A=2
XLV		meule	<i>merze</i> ^(XLV.18)	A=1
XLVI		tuez	<i>slain</i> ^(XLVI.1)	A=2
		armentz	<i>droves</i> ^(XLVI.32)	
XLVII		armentz	<i>droves</i> ^(XLVII.1)	A=2
		solitude	<i>onehede</i> ^(XLVII.19)	

XLIX	<i>stratum</i> ^(XLIX.4)	estrail		A=14 L=3
		forssenerie		
	<i>pertinax</i> ^(XLIX.7)	enduraunt	<i>lastande</i> ^(XLIX.7)	
		<i>partiegnaut</i>	<i>rechant</i> ^(XLIX.13)	
		<i>colerve</i>	<i>a snake</i> ^(XLIX.17)	
		sente	<i>stie</i> ^(XLIX.17)	
		un cerf	<i>a hert</i> ^(XLIX.21)	
	<i>cerastes</i> ^(XLIX.17)	...	<i>hors fleze</i> ^(XLIX.17)	
		ceint	<i>gird</i> ^(XLIX.19)	
		parmesnables coliers	<i>litel hilles</i> ^(XLIX.26)	
		lowe	<i>wolf</i> ^(XLIX.27)	
L		mires	<i>leches</i> ^(L.2)	A=2
		luisel	<i>a bere</i> ^(L.25)	
Totaux:	L=27	59 mots / expressions mais 52 différentes	A=47	

Ce tableau amène plusieurs remarques sur la manière dont les 74 gloses (somme des gloses latines et anglaises) sont réparties. De fait, certains chapitres n'en comportent aucune (32 sur les 50 de la Genèse); d'autres n'en comportent qu'une seule (8 chapitres), alors que quelques-uns les concentrent: 14 gloses dans le chapitre XLI, 17 dans les chapitres XXIV ou XLIX. Et il faut distinguer les deux langues utilisées. Les termes latins sont toujours empruntés au texte de la Vulgate (ce qui ne serait pas le cas dans l'Exode, où le copiste de *L* se risque à quelques gloses explicatives ou paraphrastiques). Il s'agit donc de s'assurer que le texte est bien rendu (préoccupation théologique, exégétique, voire esthétique), ou que le lecteur non francophone pourra comprendre le mot français utilisé dans la traduction (préoccupation didactique, pédagogique ou culturelle). En revanche, les gloses anglaises sont forcément issues des recherches personnelles du copiste ou de son intuition de locuteur.²⁶ Elles sont de loin les plus nombreuses puisqu'elles représentent près des deux tiers (63,5 %, soit 47 gloses sur 74). Outre ces chiffres qui situent les langues les unes par rapport aux autres par leur degré de maîtrise pour le copiste (français comme langue de travail, latin comme langue officielle et religieuse du clerc, anglais comme langue maternelle et quotidienne), plusieurs autres indices montrent qu'il s'agissait là d'un recours, comme peut l'être la langue qu'on maîtrise le mieux, offrant une explication, une traduction synonymique immédiate, voir une pierre d'attente pour améliorer le texte français.

26 A priori (voir *infra*, note 48), ces termes ne sont pas déjà présents dans une traduction en vieil anglais, que le copiste pourrait avoir consultée; mais il est vrai que le texte a de bonnes chances d'être issu d'un grand monastère royal comme celui de Reading (quoi qu'il s'agisse d'une fondation normande due à Henri I^{er} Beauclerc, un des fils de Guillaume le Conquérant, qui y a été enterré).

Un premier indice réside dans la flexion et la maîtrise morphologique: les termes anglais sont introduits avec les articles (*a* dans quatre cas: *a rokette, a snake, a hert, a bere*), avec un suffixe grammatical (*bekkeningð, flowed* ou *sleuped* concernant les flexions verbales ou encore *droves, eres, hilles, leches, mersshes*, avec des marques nominales de pluriel). Dans le détail des graphies, le copiste use de certains graphèmes appartenant en propre à l'(ancien) anglais: voir *pinne*, à lire en fait *Pinne* (qui apparaît une seconde fois sous la forme *thinne*), pour le moderne *thin, sleuped*, à lire *sleuPed*, ou encore *zoluzes*, à lire *zoluzes*, avec un graphème *ȝ* que le MED classe entre *g* et *h* et qui peut représenter un yod. Le dernier indice enfin, réside dans la stratégie mise en œuvre lorsque le terme paraît incompréhensible ou intraduisible, comme c'est le cas pour le terme *cerastes* (Gn 49, 17), pour lequel le copiste laisse un blanc. Il n'est pas impossible qu'une première traduction (issue du modèle; le ms. *P* comporte ici, exceptionnellement, un passage illisible) n'ait pas été agréée et ait été grattée: il reste quelques traces au-dessus de la ligne. En tout cas, l'expression *hors fleze* ne glose pas un terme français: le texte comporte un blanc à cet endroit, comme si le copiste connaissait la traduction anglaise du mot latin (*cerastes* écrit dans la marge, traduit par «aspic» dans les bibles modernes) mais pas l'équivalent français.²⁷

2.2 Présentation matérielle

Seul le manuscrit *L*, de Londres, comporte donc un système de gloses.²⁸ Elles apparaissent presque toujours de la même manière: des termes latins ou anglais s'insèrent dans le fil du texte.²⁹ Le *ductus* est semblable au reste du texte, et en particulier le tracé des caractères a la même hauteur mais, généralement (pas toujours), un trait de soulignement distingue ces mots du texte en français. Quelquefois, les gloses sont inscrites en exposant (c'est surtout le cas des premières gloses latines). Enfin, elles peuvent être interlinéaires, comme si le scribe avait voulu retravailler son texte et préciser certains termes après la copie, et comme s'il n'avait pas prévu la place à ce moment-là. Cette technique d'insertion des gloses, plutôt discrète, est pourtant assez courante:

27 Le Middle English Dictionary [= MED] connaît *hors*, «1. (a) *A horse*», mais n'a pas d'entrée à *hors fleze*; le terme (un substantif) se traduirait ici par «vipère cornue». Notons enfin que, d'après Pierre Nobel, la *Bible d'Acre* a aussi gardé *ceraste* (sans le traduire): le terme est bien problématique.

28 Il faudrait nuancer légèrement, sans que le fond, c'est-à-dire l'absence de glose dans *P*, soit modifié. En effet, comme le remarque Arsène Darmsteter, «le manuscrit B.N. fr. 1 [...] renferme aux folios 258v° et 259r°, à la suite des *Lamentations de Jérémie*, un alphabet dans lequel chaque lettre hébraïque est expliquée par un mot latin et par un mot anglais correspondant.» Mais cet alphabet est mal recopié, ce qui fait conclure au savant que le copiste n'en connaît pas la signification; on ne peut donc parler de véritables gloses bilingues. Arsène Darmsteter, «Un Alphabet hébreu / anglais au XIV^e siècle», *Revue des études juives* IV (1882), 255.

29 Jean Leclercq, «Les Traductions de la Bible et la spiritualité médiévale», in Willem Lourdaux et Daniël Verhelst, *The Bible and Medieval Culture* (Leuven: University Press, 1979), 265: «Il est normal que moines et clercs, qui étaient tous censés connaître le latin, lisaiient, plus facilement que les laïques, la Bible en cette langue; certains d'entre eux, toutefois, utilisaient des gloses en langue vivante: ainsi le latin semble avoir été la langue dans laquelle des moines et des reclus récitaient le Psautier, alors que le Vieil Anglais était celle dans laquelle ils le comprenaient.»

Alors que dans les Bibles latines avec glose, cette dernière est soigneusement distinguée du texte biblique par la technique de la mise en page, dans les Bibles françaises, les gloses - il y en a même dans la *Bible du XIII^e siècle* - sont intercalées volontiers dans le texte biblique, en caractères plus petits du moins en théorie, introduites seulement, dans les meilleurs cas, par une rubrique. Les notes marginales y sont peu nombreuses.³⁰

Certaines gloses comportent également des abréviations, qui sont les mêmes que celles du texte, ce qui tend aussi à prouver qu'elles ont été conçues en même temps que celui-ci, et selon la même logique de mise à l'écrit. Pour les gloses latines, il faut noter l'abréviation du préfixe à partir du signe *p* dans *perrexit*^(XXIV.10) et dans *pertinax*^(XLIX.7), et des nasales dans *juramento*^(XXIV.8) ou *omnibus bonis*^(XXIV.10) ou encore *sempnis*^(XXXI.24) et même à la finale *tunicam*^(XXXVII.3) ou dans *nutum*^(XLII.6). Dans tous ces cas, contrairement au français la nasale n'était peut-être pas prononcée: on sait que la prononciation du latin s'adapte (encore aujourd'hui) à la langue maternelle des différents locuteurs, et que l'anglais ne connaît pas les nasales. Or elles sont aussi abrégées dans les gloses anglaises, comme c'est le cas pour *hemme*^(XXXIX.12). Il s'agit donc bien d'un code qui joue sur l'écrit et non sur l'oral. De même pour la suite *par* dans *sparkē*^(XIX.28): ici, *par* n'est pas un préfixe et c'est donc bien la suite graphique identique qui permet l'abréviation. Le copiste réfléchit et agit bien sur la mise à l'écrit dans son texte.

3 Contenu des gloses: le travail des clercs

La question de la mise par écrit n'est pas seulement matérielle mais avant tout de contenu. De fait, le copiste de Londres est très attentif à sa traduction et il veille au résultat final de son texte, qu'il relit attentivement, se corrigeant lui-même. Comme tous les clercs, il devait avoir une connaissance poussée de la Bible, mais il ne s'agit pas seulement de la restituer par cœur: la Vulgate est toujours consultée, parallèlement à la traduction qui lui sert de modèle. Ce mode de travail permet aux gloses de coller au texte, ce qui interroge à la fois sur les auteurs et les destinataires des gloses.

3.1 Matière

Les gloses de la Genèse AN, au moins certaines d'entre elles, vont au-delà du système décrit par Gilbert Dahan («*a = b*»), en particulier parce que le copiste de *L* est un copiste honnête et peut-être conscient de ses propres limites. C'est ce qui constitue une première explication de la présence des gloses: en cas d'hésitation trop marquée, le copiste laisse une trace de sa difficulté de traduction et de la réponse qu'il lui a donnée. Comment comprendre ce français qu'il ne maîtrise pas parfaitement? En le glosant dans la langue des clercs et de la Vulgate (le latin reste sa première référence) ou, au pis, en proposant une traduction parallèle dans sa propre langue, l'anglais.

30 Pierre-Maurice Bogaert, 1991, 45.

Ainsi, pour la première glose, *L* traduit successivement *inundaverunt*^{(VII.6) (VII.10)} par *enundarent*^(VII.6) et *encretinerent*^(VII.10), ce qui montre une première hésitation, dont le copiste est bien conscient. Le terme lui pose problème et il se voit assorti d'une glose anglaise à la première occurrence: *flowed*^(VII.6). Le copiste de *P* s'en tient à *encretinerent* pour les deux occurrences, terme pourtant difficile, qui devait se trouver dans le modèle commun, mais qui pose clairement un problème de compréhension dans la traduction française, c'est pourquoi il est aussi rendu par un mot anglais. De fait, les dictionnaires attestent difficilement du terme: il n'apparaît ni dans le Tobler-Lommatsch, ni dans le DMF de l'atilf... Il faut avoir recours au Gdf sous *crestine*, à l'AND ou au FEW sous l'entrée *cretine*, II/2.1325b sous *crescere*:³¹

Gdf: «crue d'eau», «débordement» d'après Trévoux → Robin. Norm. *enrétiné*, «(pour un moulin) arrêté par le débordement de la rivière», «envahi par la crue»: Alençon id. DT PontAudemer.

AND: *cretine* «*flood*» («inondation», «déluge»).

La glose est donc bien juste, mais elle a dû apparaître à partir du latin que le copiste comprenait, et non à partir du mot français qui lui échappait. Par sécurité, il propose donc un équivalent anglais, ce qui permet aussi de faire des hypothèses sur le destinataire de cette traduction: soit elle s'adresse à un lecteur (des lecteurs) peu familier avec le français, et encore moins avec le latin, mais dont l'anglais serait la langue maternelle, soit il s'agit d'un indice de son travail sur le texte et de sa propre réflexion linguistique.

La deuxième glose, quelques chapitres plus loin, reste encore isolée: il s'agit du mot *sparkē*^(XIX.28), suscité par le mot *breeze*, et traduisant le terme de la Vulgate *favillam*, «cendre chaude». Le terme est connu dans les dictionnaires, notamment l'AND, mais il n'apparaît qu'une seule fois dans toute la Genèse, et jamais dans l'Exode.³² Manifestement, il n'était pas connu du copiste de *L*, ou alors il a jugé que le sens de la traduction elle-même était rare. En effet, l'AND donne toute une série de citations, mais seulement pour le sens de «*live coals*» («charbon ardents»?) qui ne convient pas tellement ici, alors que la traduction par «*spark*» attestée dans l'AND, qui n'en donne qu'un seul exemple, précisément tirée de la BAN (pas de la Genèse mais d'une des préfaces de Jérôme).³³ De nouveau, la réflexion linguistique est à l'œuvre dans une glose du copiste de *L*.

Un autre exemple, cette fois à partir de gloses latines, permettra de discuter encore cette hypothèse. Le chapitre XXIIII est particulièrement travaillé: il ne comporte pas moins de 17 gloses,³⁴ uniquement des gloses latines qui apparaissent ici pour la première fois dans la Genèse AN. Dans ce chapitre (et au-delà), ces gloses latines se présentent au-dessus du mot

31 Le terme fait aussi l'objet d'une entrée dans le dictionnaire de Takeshi Matsumura (2018), laquelle renvoie au FEW.

32 L'épisode du «buisson ardent» pourrait s'y prêter mais ce sont les termes *arder* et *flambe de feu* qui sont utilisés.

33 Voir la notice: «A-N translations of Jerome's Letter to Paulinus and General Preface to the Old Testament, MS. BL, Royal 1.C.iii, ff. 1-5ra and ff. 5ra-6ra s.xivm (MS) DEAF: SJérEp53r; SJérPréf; Dean: 469 Notes: Transcription provided by Geert De Wilde».

34 À comparer avec le chapitre XLIX qui en comporte autant, mais qui mêle gloses anglaises (14) et gloses latines (3 seulement).

qu'elles retraduisent; les gloses anglaises apparaissent de manière différente, au fil du texte, sur la ligne et généralement soulignées. Elles sont donc pensées et copiées en même temps que le reste du texte, alors que les gloses latines sont manifestement écrites après coup, d'où leur emplacement entre les lignes: de fait, la réglure est respectée et l'écartement des lignes est le même qu'ailleurs. Les termes ne semblent pas particulièrement rares: *senex* pour *vieux*, *uxorem* pour *moiller*, *nativitatis* pour *naissaunce*, *tulit* pour *mesna*... Bizarrement, le terme *remesner / remesnes* est retraduit deux fois à quelques mots de distance (par *reducere* et *reducas*). On pourra toujours noter que *mesner* et *remesner*, qui ne se différencient que par le préfixe, traduisent deux mots différents du latin de Jérôme: *ferre* (la forme de parfait *tulit*) pour la forme simple, et *reducere* pour la forme préfixée; c'est peut-être ce qui a attiré l'attention du copiste de *L*. Concernant les autres mots, comme ce n'est pas la difficulté qui l'a arrêté, on doit soupçonner une tout autre logique: une recherche particulière sur le chapitre, peut-être pour un sermon, une leçon d'exégèse, une méditation spirituelle, personnelle ou communautaire (le passage, mettant en scène une sorte de miracle de postérité, une promesse divine et une alliance entre Abraham, père des croyants, est souvent cité, parce qu'il peut donner lieu à toute sorte d'interprétations). Le passage particulièrement glosé est d'ailleurs circonscrit à la première partie de l'épisode, avant le départ d'Abraham pour la Mésopotamie (ce qui ferait jouer une logique narrative), et il s'arrête aussi juste avant un changement de folio (passage au folio 18r°, ce qui mettrait en jeu une logique de mise en page). Quoi qu'il en soit, le copiste a clairement souhaité approfondir les différents sens du texte et ces niveaux de significations apparaissent plus clairement dans le passage d'une langue à l'autre, ou plus exactement de la langue biblique qu'est le latin des clercs, à la langue de culture et de communication qu'est le français. Ailleurs, certaines gloses marquent clairement l'incompréhension du copiste par rapport à son texte:

Voir la glose *fulvee* (*zoluzes*)^(XXX.32), qu'il faudrait plutôt transcrire *soluzes*, avec des caractères non latins typiques de l'ancien anglais, inscrite dans la marge, comme une glose et non comme un ajout (le mot est souligné, comme les autres gloses anglaises). Plus loin (Gn 30, 33), on retrouve à peu près la même expression (avec la conjonction *ne* au lieu de *et*): *fulves ne tecchouses*. Le terme *fulvee* traduit la Vulgate *furvum*, «noir», «sombre». Pour les deux occurrences, on lit plutôt *fulnee*, avec une mauvaise transcription qui montre, comme la présence de la glose, que le mot posait un problème de compréhension.

Le terme *phaleise*^(XLI.1) et plus loin *phaleise*^(XLI.18), traduisant *paludis*, «le marécage», est mal connu des dictionnaires: on ne trouve rien dans le FEW à *palus*, *-udis*, VII.530b. Rien non plus sous la forme *phaleise* dans Gdf (mais *faloise* / *falaize* Gdf III.713, «lieu sablonneux, sable»). Voir TL XV/2.104a *falisa*, même sens.

Pierre Nobel³⁵ reconnaît là ce terme *falaise*: «Phaleise, nous semble-t-il, est le français *falaise* attesté, notamment chez Marie de France, au sens de “lieu sablonneux au bord de la mer”. Il s’agit cependant ici de lieux marécageux, sens du mot anglais *mershes*.³⁶ D’ailleurs le mot a dû déconcerter le scribe du ms. de Paris qui nous en livre une version corrompue dans le premier exemple» [= *phaleiseiez*]. Pierre Nobel s’appuie sur Gdf III.713b et FEW XV/2.104a.

Le terme est attesté dans l’ADN V.523, *phaleise*, «marshy», «marsh»... mais avec les exemples tirés précisément de la Genèse Anglo-normande.

La perplexité des dictionnaires est tout autant celle du copiste. Il justifie sa glose, qui traduit parfaitement le terme de la Vulgate. Il semble bien que sa réflexion se soit approfondie: la présentation de la glose est ici différente car, en plus du soulignement habituel, elle se trouve placée entre deux points (comme le chiffre, deux lignes plus haut). Cette glose se trouve répétée aussi dans la marge gauche (sans le soulignement, mais suivie par un point). Le terme doit glosser l’expression *lieus phaleises*.

Enfin, l’incompréhension peut venir de données matérielles très concrètes. Ainsi, le nom des différents serpents mentionnés dans la Genèse, mais peu fréquents en Angleterre, laissent le copiste perplexe:

En (XLIX.16), la présence d’une glose anglaise *a snake* est due à la mauvaise lecture *colerne*, pour *colerve*, ou plutôt à la méconnaissance du mot, traduisant le latin *coluber*.

Dans le même verset, se trouve un blanc, sur une bonne moitié de la ligne: et *un ... (hors fleze) en la*. Un mot latin, écrit dans la marge, vient compenser ou expliquer ce vide: *cerastes* (Gn 49, 17). Il n’est pas impossible qu’une première traduction n’ait pas été agréée et ait été grattée: il reste quelques traces au-dessus de la ligne (le haut d’une lettre et, au-dessus encore, l’apex qu’on trouve souvent sur les *i*). Le mot latin répété dans la marge droite (exceptionnellement sans trait de soulignement) est traduit par «vipère cornue» dans les dictionnaires actuels. Apparemment mal compris, ce mot a été laissé sans traduction française dans le manuscrit, mais il est glosé par l’anglais *hors fleze*.

Tous ces exemples montrent des gloses qui ne semblent jamais correctives,³⁷ mais toujours d’éclaircissement ou d’explication: le copiste ne comprenait pas toujours sa copie, mais il la maintient malgré tout la plupart du temps, en donnant un équivalent anglais, apparemment plus accessible pour lui, puisque c’est sa langue maternelle.

35 Pierre Nobel, 2000b, 421-22.

36 Cf. MED VI, 350b, MERSH also *mershe*, «marshland, wet meadowland». Pierre Nobel, 2000b, note 1, 424.

37 C’était pourtant le qualificatif employé par Pierre Nobel.

3.2 La recherche du sens

La recherche du sens, à la base de toute étude philologique des textes pour les commentateurs du Moyen Âge, constitue encore ici le fondement du travail des clercs. De fait, une traduction, même partielle, permet de faire de la Bible un instrument de travail ou, si l'on préfère, un objet d'étude en soi ou avec un objectif plus précis comme la prédication ou l'enseignement. Il semble que ce soit la cause qui explique la concentration de certaines gloses dans tel ou tel chapitre de la Genèse Anglo-normande du manuscrit British Library Royal 1 C III. Pour Gilbert Dahan,

plusieurs de ces bibles [...] portent la trace du travail de leurs possesseurs ou de leurs lecteurs: notes marginales, ajouts divers (y compris tables) postérieurs à la fabrication du volume. Mais certains volumes devaient plus spécifiquement servir d'instrument de travail: les bibles glosées.³⁸

L'absence de destinataire clairement identifié plaide en faveur de cet usage anonyme dans le cadre d'un monastère ou d'une communauté religieuse.³⁹ Ces gloses fonctionnent donc comme des synonymes d'une expression latine ou française. De fait, la disposition paraît prouver qu'il s'agit là d'une explication mot à mot, selon une technique qui s'inscrit dans une longue tradition⁴⁰ et qui rappelle celle de l'enseignement, dans les écoles et les universités, la *lectio*:

Lorsqu'un maître lit ou commente, il commence généralement par proposer une introduction au texte (*accessorum ad auctores*) dans laquelle il précise l'auteur, le titre, les intentions de l'auteur, les circonstances de la composition, la disposition et le nombre des chapitres, l'utilité de l'ouvrage, sa place dans la discipline et tous autres éléments matériels susceptibles d'apporter une meilleure compréhension du texte. Puis le maître se met à lire et à relire le texte mot à mot, phrase par phrase à sa classe. La première lecture est littérale (*ad litteram*) et vise à corriger les erreurs du texte et à clarifier la grammaire. Celle qui suit fournit le sens (*sensus*) du texte, tandis que la dernière lecture révèle la pensée profonde (*sententie*) de l'auteur. Ces exercices sont menés oralement devant un public étudiant, mais l'objectif est de produire un commentaire écrit ou une glose du texte.⁴¹

38 Gilbert Dahan, 1999, 11-12.

39 Voir la remarque faite par Pierre Nobel (2000a, 111) à propos de versions en vers: «On a l'impression qu'il ne s'agit pas là de traductions effectuées à la demande d'un commanditaire. Leurs auteurs n'auraient pas manqué de préciser son identité.»

40 La technique est ancienne, comme l'écrit Guy Lobrichon («Une nouveauté: les gloses de la Bible», in Pierre Riché et Guy Lobrichon (éd.), *Le Moyen Âge et la Bible* (Paris: Beauchesne, 1984), 96): au XII^e siècle, «une glose n'était donc qu'un synonyme, éclairant un mot mal compréhensible par lui-même. On opposait alors, de façon plus extensive, la glose au commentaire: celui-ci accumule les gloses et les dilue dans un discours fluide et continu.»

41 John W. Baldwin, *Paris 1200* (Paris: Aubier, 2006), 316-317. Sur les méthodes universitaires, voir aussi Jacques Verger, *Les Universités au Moyen Âge* (Paris: PUF, 1973) et (avec une chronologie plus resserrée) Jacques Verger, *Culture, enseignement et société en Occident au XII^e et XIII^e siècles* (Rennes: Presses universitaires, 1999). Voir enfin Gilbert Dahan, 1999, 126: «L'emploi de la forme *glose* est l'une des caractéristiques de l'exégèse des écoles. [...] Dans l'exégèse universitaire, la forme *glose* continue à être la

Cette *lectio* des maîtres des écoles se présente donc d'abord comme un commentaire public et oral du texte, qui en éclaircit le sens littéral, le mot à mot. Le scribe de *L* ne va pas plus loin car il ne rédige pas une leçon destinée à des élèves (en tout cas ce n'est pas le but principal de sa copie) mais, pour lui ou pour son auditoire (de jeunes clercs qu'il forme?), il cherche à expliquer les mots qui lui posent un problème, d'abord par la traduction. C'est donc le latin qui doit d'emblée s'imposer à lui (vingt-sept gloses latines), car c'est ce qu'on a dû lui apprendre à faire pendant sa formation (recourir au texte original, la Vulgate, réfléchir en latin, pratiquer les exercices scolaires en latin), mais son latin n'étant pas très sûr ou restant insuffisant, il a aussi - et plus souvent - besoin de l'anglais (quarante-sept mots glosés mais il est vrai que certains reviennent et qu'il faudrait déduire les articles de ce total, ce qui ne ferait plus que trente-quatre). On retrouve la même technique de gloses (souvent interlinéaires) dans le *Tretiz de langage*, traité d'apprentissage du français de Walter of Bibbesworth (au XIII^e siècle): les leçons se déroulent en français, mais l'auteur a prévu des gloses pour certains termes qu'il cherche à expliquer avec précision.⁴² Dans le manuscrit *L* de la Genèse Anglo-normande, la fréquence, ou plutôt, la rareté des mots anglais doit prouver que le texte, tel qu'il se présente, ne devait pas être destiné à un large public: tout se passe comme si cette version n'était qu'une version de travail pour un clerc qui préparait un cours ou un sermon.⁴³

Trois chapitres apparaissent comme particulièrement élaborés: les XXIIII, XLI et XLIX. Ils rassemblent à eux seuls 77,78 % des gloses latines (21 occurrences sur 27) et 57,46 % des gloses anglaises (27 occurrences sur 47). Ces trois chapitres mieux travaillés que les autres se situent plutôt dans la deuxième partie de la Genèse Anglo-normande, quand le scribe s'investit personnellement dans l'interprétation de la Vulgate, et qu'il hésite de moins en moins à revoir la traduction (le modèle) qu'il a déjà sous les yeux.⁴⁴ Ces chapitres pourraient avoir servi de base pour un travail qui était peut-être extérieur à la traduction elle-même, ou du moins pour lequel la traduction venait comme appui (cours ou sermon). En

structure de base de l'*expositio*, notamment dans l'approche cursive (*cursorie*) des textes.» Et *ibidem*, 240: «la *littera*, en effet, comprend elle-même trois étages ou trois stades, dont chacun requiert techniques et connaissances spécifiques: la *littera* au sens strict, qui est l'analyse textuelle; le *sensus*, étude du contexte historique et archéologique; la *sententia*, approche philosophique et théologique». Voir aussi une étude plus ancienne, Beryl Smalley, *The Study of the Bible in the Middle Ages* (Oxford: Blackwell, 1952), particulièrement le chapitre V, 196-263, traitant successivement “*Lectio*, *Disputatio*, *Prædicatio*” (196-213), “*The Literal Exposition*” (214-242) et “*The Spiritual Exposition*” (242-263).

42 Voir William Rothwell, “The Teaching of French in Medieval England”, *Modern Language Review*, 63 (1968), 37-45 (en particulier les trois premières pages). Voir aussi l'introduction de Jean Gessler à son édition de *La Manière de language qui enseigne à bien parler et écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIV^e siècle* (Bruxelles-Paris-Louvain: Éditions Universelles-Droz, 1934), 9-42.

43 Christiane Marchello-Nizia (2005, 45), rappelle que les cours n'étaient jamais en anglais, mais en latin ou en français: «Dans l'enseignement, le français a été enseigné et utilisé jusqu'en 1348 environ, date de la réforme de John Cornwaill: c'était en français que se faisaient les explications de textes latins, et jusqu'au milieu du XIV^e siècle, il fut langue usuelle dans les collèges; on recommandait aux étudiants d'Oxford d'employer dans leurs conversations soit le français, soit le latin (ce qui montre bien qu'ils avaient tendance à employer une autre langue, puisque dès cette époque le français peut être placé sur le même plan que le latin).»

44 En conséquence, les variantes entre les deux manuscrits *P* et *L* se font plus nombreuses.

tout cas, il est relativement aisé de justifier la raison qui a fait que ce sont précisément ces chapitres qui sont les mieux travaillés.

En effet, le chapitre XXIIII (dix-sept gloses latines) est le plus long de la Genèse; il était donc particulièrement ardu à traduire et à copier dans la durée; il demandait au scribe de la patience, peut-être aussi, plus d'enthousiasme que les autres. En tout cas il exigeait davantage de souci interprétatif. Il relate en effet une négociation complexe en vue du mariage d'Isaac et de Rébecca; les mêmes événements sont racontés plusieurs fois, par anticipation prophétique ou par retour en arrière lorsqu'un personnage rapporte les faits; enfin, le point de vue varie entre les différents récits des personnages et du narrateur.

Le chapitre XLI (treize gloses anglaises et une glose latine) est aussi relativement long, mais le contenu même du texte demandait de la réflexion et du doigté pour le traducteur, car il s'agit de l'interprétation du rêve prémonitoire et métaphorique de Pharaon proposée par Joseph. Il s'agissait donc de ne trahir ni le récit, ni la portée de l'oniromancie, ni la prophétie que Joseph en tire. En fait, le contenu des gloses (voir le tableau *supra*) concerne plutôt des termes concrets, donc la partie récit, à la base de l'interprétation: le scribe s'est attaché à bien comprendre ces termes, sans doute parce que cette première lecture littérale est indispensable pour approcher le *sensus* et les *sententie* de l'auteur biblique, comme la leçon que peut en tirer un religieux.

Le chapitre XLIX enfin (quatorze gloses anglaises et trois gloses latines) comporte lui aussi ses propres difficultés. Elles ne tiennent pas au nombre de versets (le chapitre est plutôt bref), mais à leur contenu et même au genre littéraire auquel appartient le chapitre. En effet, celui-ci raconte la mort de Jacob (récit final), alors que la disparition du patriarche est précédée d'une sorte de cantique⁴⁵ dans lequel ce dernier prophétise le destin de ses douze fils: ils donneront naissance aux douze tribus d'Israël. Le Nouveau Testament et l'Église utilisent le chiffre et le symbole pour désigner la totalité des peuples appelés à Dieu (des douze tribus aux douze apôtres évangélisant le monde).⁴⁶ La portée du symbole, assortie à la mystérieuse apparence des prophéties et à la difficulté des images poétiques, rend le traducteur prudent: il se sent obligé de comprendre avec précision la lettre de cette prédiction métaphorique, donc de la glosier. Comme pour le chapitre XLI, les gloses en moyen anglais s'attachent d'abord à des termes concrets, dont dépend la suite de l'interprétation et de la lecture.

Les autres gloses sont dispersées un peu au hasard dans le reste du texte (surtout dans la seconde moitié), à raison d'un ou deux mots par chapitre. Leurs caractéristiques sont souvent identiques: ce sont des termes à la fois concrets et rares. Il paraît assez probable que ces gloses viennent du modèle. D'un côté, le scribe du manuscrit *L* donne l'impression de recopier scrupuleusement ce qu'il a sous les yeux: il pourrait donc avoir recopié les gloses lorsqu'il les rencontrait.⁴⁷ Mais le fait qu'elles soient inscrites tantôt au fil du texte, tantôt entre deux lignes, tantôt en exposant laisse plutôt penser qu'elles sont imputables au

45 Les traductions modernes le présentent verset par verset, pour marquer la rupture thématique, générique et stylistique (sinon rythmique) avec le reste du récit.

46 Voir Xavier-Léon Dufour, *Dictionnaire du Nouveau Testament* (Paris: Seuil, 1975), 215, entrée *douze*.

47 On pourrait aussi alléguer, mais sans doute n'est-ce pas un argument suffisamment solide, que si elles avaient été dans le modèle, le scribe de *P* les auraient recopiées; de fait, tous les copistes ne recopient

scribe.⁴⁸ Le blanc qui apparaît au moins une fois en attendant un terme français qui n'est jamais venu prouve que le scribe réfléchit aussi en traducteur, et qu'il ne se contente pas de copier un texte déjà tout formé. Cependant, pas plus avec ses gloses qu'ailleurs dans son texte, le copiste du manuscrit *L* ne se montre exégète: il n'explique pas le texte biblique mais il le transmet le plus fidèlement possible. C'est déjà beaucoup d'être un bon copiste (surtout pour le lecteur du XXI^e siècle!).

3.3 La traduction

Une dernière série de réflexions conclusives pourrait partir du type de traduction mise en œuvre par le modèle perdu et les deux copistes qui le reproduisent, en particulier celui du manuscrit de Londres. Le résultat est une prose très littérale: la langue de *Bible Anglo-normande* très proche du latin (la «traduction servile» de Pierre Nobel). C'est vrai pour le lexique, ce qui conduit à des emprunts et à des latinismes (voire à des hapax ou à des néologismes), pour la syntaxe, avec un style et une structure phrastique proches de l'expression latine⁴⁹ et même pour la morphologie, où les difficultés de genres (comme souvent en anglo-normand) s'ajoutent au rendu des temps en français (par exemple, parce que les conditionnels sont absents en latin et que le traducteur les évite...).

En fait, cette manière de traduire est délibérée et concertée. D'abord parce que la littéralité est souvent répandue dans les traductions pendant la période du moyen français. Ainsi, le *Tractatus Orthographiæ* de T. H.,⁵⁰ daté de f. XIII^e s., affirme: *Gallica [lingua] concordans latini in quantum poterit debet sequi scripturam latini*, c'est-à-dire, «le français, concordant avec le latin,⁵¹ dans la mesure du possible, doit suivre l'écriture latine». Cet effet est d'autant plus recherché avec le texte biblique. Le scribe du manuscrit *L* fait, non pas œuvre littéraire, mais œuvre de philologue et de clerc: ce qui l'intéresse, ce n'est pas la belle langue, mais le contenu même de la Bible qu'il veut transmettre le plus rapidement, le plus efficacement

pas systématiquement les gloses, comme le fait remarquer Pierre Nobel dans son édition de la *Bible d'Acre* (Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté, 2006).

48 En tout cas il ne les a pas empruntées au *Cursor mundi*. Voir Richard Morris (éd.), *Cursor mundi* (Londres: Early English Text Society, Original Series, vols. 57, 59, 62, 66, 68, 99, 101, 1874-93; reprinted Londres: Oxford University Press, 1961-66). D'après le volume 101, qui contient les glossaires, aucune des gloses anglaises ne figure telle quelle dans le *Cursor Mundi*. L'influence est donc improbable: les seuls mots anglais qui subsistent dans la *Bible anglo-normande* (*brest*, *er*, *gird*, *hem*, *hill*, *hors*, *last/lastande*, *leche*, *litel*, *rechant*...), quoiqu'ils aient le même sens, ne correspondent pas à ceux du *Cursor Mundi*, ni dans leur graphie ni dans leur localisation. Même remarque à propos de la traduction-adaptation d'Ælfric; voir l'édition de Samuel John Crawford, *The Old English Version of the Heptateuch, Ælfric's treatise on the Old and New Testament and his Preface to Genesis* (Londres: Oxford University Press, 1922): seuls les termes traduisant *mires* (Gn 50, 2), *leches* (Genèse Anglo-normande) / *læcean* (paraphrase d'Ælfric) pourraient être rapprochés (au même chapitre L), mais pour ces mots isolés il s'agit d'un parallèle fortuit.

49 Cf. Revol, 2019.

50 Voir l'édition de Mildred Pope, "The *Tractatus orthographiae* of T. H., Parisii studentis", *The Modern Language Review* 5:2 (1910), 185-193.

51 La forme du participe peut avoir un sens causal, «parce qu'il concorde», ou temporel, «quand elle concorde».

et le plus fidèlement possible. C'est une sorte d'archéologue, qui cherche le sens biblique originel. Qu'il n'ait pas les moyens de composer une belle œuvre bien écrite est secondaire (il ne corrige pas le traducteur, qui semble quelquefois peiner à bien maîtriser le français, sur des questions de langue). Sa relecture est attentive, son manuscrit se lit assez passablement: peu agréable à l'œil, il reste clair et lisible, en vue d'une transmission aisée. Ce texte de la Genèse anglo-normande n'est pour lui qu'un moyen et non une fin en soi (c'est, peut-être, un pis-aller, faute de pouvoir transmettre le vrai texte, la parole de Dieu, c'est-à-dire la Vulgate latine). Cela dit, et les gloses anglaises le prouvent, il reste conscient d'une sorte de hiérarchie des langues. Lorsque le mot français lui manque, il laisse momentanément l'original latin, à la base de son travail. Mais il maîtrise aussi l'anglais, apparemment mieux que le français puisque des traductions de la Vulgate lui viennent spontanément dans cette langue, ou que les synonymes anglais précisent des termes français rares. Mais il choisit le français malgré tout, qui reste pour lui une langue de culture, une langue de l'aristocratie, une langue de l'écrit,⁵² autant de qualificatifs qui font qu'elle est plus proche de la langue sacrée de la Bible que l'anglais.⁵³

Mais cette activité polymorphe conduirait ce traducteur à créer de toutes pièces des termes dont il ne connaît pas l'équivalent en français: «la glose anglaise précise, dans ce cas, le sens du mot français nouveau.». C'est ce qui explique que certains termes qui ne sont «pas attestés dans d'autres textes, bénéficient également d'une glose». C'est donc là une troisième fonction de ces gloses qui «vise[nt] à favoriser la compréhension du texte français et non plus à donner le sens exact de la source quelque peu gauchi par la translation».⁵⁴ Œuvre de clerc, donc.

52 Voir Mildred Pope, 1956, 421: «The vogue of French literature in England is attested by the number of Anglo-Norman MSS., and the encouragement given to literature and learning by the Court, the Church and the nobles, great and small, led to a relatively large output of French works in England, mainly didactic, religious, historical or narrative but also dramatic.» Cf. Christiane Marchello-Nizia, 2005, 45-48 (chap.2), «La langue française en Europe et en Orient. I. En Angleterre».

53 «Nous saisissons bien ici sa raison d'être qui est de donner le sens exact là où la traduction n'est qu'approximative, voire fausse. Par-delà nous cernons les qualités et les défauts d'un individu à qui nous devons le manuscrit *L* et qui pourrait être à la fois compilateur, traducteur et copiste: s'il ne trouve pas toujours le terme français convenable, du moins connaît-il le sens des mots latins et moyen anglais». Pierre Nobel, 2000b, 428.

54 Pierre Nobel, 2000b, respectivement 428, 429 et 430.

4 Bibliographie

- Baddeley, Susan, éd. 2003. John Palsgrave, *L'Eclaircissement de la langue française. 1530* (Paris: Champion).
- Baldwin, John W. 2006. *Paris 1200* (Paris: Aubier).
- Bellenzier, Caterina, éd. 2024. *Bible anglo-normande e Bible de Jean de Sy: volgarizzamenti biblici a confronto. Edizione e studio del libro del Deuteronomio* (thèse non publiée, Siena).
- Berger, Samuel. 1967. *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl* (Genève: Slatkine Reprints; rééd. de Paris: Champion, 1884).
- Bogaert, Pierre-Maurice. 1991. "La Bible française au Moyen Âge", in *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours* (Turnhout: Brepols), 13-46.
- Crawford, Samuel John. 1922. *The Old English Version of the Heptateuch, Ælfric's treatise on the Old and New Testament and his Preface to Genesis* (Londres: Oxford University Press).
- Dahan, Gilbert. 1999. *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII^e-XIV^e siècle* (Paris: Cerf).
- Darmsteter, Arsène. 1882. "Un Alphabet hébreu / anglais au XIV^e siècle", *Revue des études juives* IV, 255-268.
- Dufour, Xavier-Léon. 1975. *Dictionnaire du Nouveau Testament* (Paris: Seuil).
- Gessler, Jean, éd. 1934. *La Manière de language qui enseigne à bien parler et écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIV^e siècle* (Bruxelles-Paris-Louvain: Éditions Universelles-Droz), 9-42.
- Huchon, René. 1930. *Histoire de la langue anglaise*, t. II (Paris: Colin).
- Leclercq, Jean. 1979. "Les Traductions de la Bible et la spiritualité médiévale", in Willem Lourdaux et Daniël Verhelst, *The Bible and Medieval Culture* (Leuven: University Press), 263-277.
- Legge, Mary Dominica. 1950. *Anglo-Norman in the Cloisters. The Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature* (Edinburgh: University Press), 128-136.
- Lobrichon, Guy. 1984. "Une nouveauté: les gloses de la Bible", in Riché Pierre et Lobrichon Guy (éd.), *Le Moyen Âge et la Bible* (Paris: Beauchesne, 1984), 95-114.
- Lusignan, Serge. 2004. *La Langue des rois au Moyen Âge. Le Français en France et en Angleterre* (Paris: PUF).
- Marchello-Nizia, Christiane. 2005. *La Langue française au XIV^e et XV^e siècles* (Paris: Armand Colin; éd. originale 1979).
- Matsumura, Takeshi. 2018. *Dictionnaire du français médiéval* (Paris: Les Belles Lettres).
- Middle English Dictionary [= MED]. 2024. Lewis, Robert E. et al., éd. (Ann Arbor: University of Michigan Press, 1952-2001). Online edition in Middle English Compendium. McSparran, Frances et al. (Ann Arbor: University of Michigan Library, 2000-2018). <http://quod.lib.umich.edu/m/middle-english-dictionary/>. Accessed 24 November 2024.
- Morris, Richard, éd. 1961. *Cursor mundi* (Londres: Early English Text Society, Original Series, vols. 57, 59, 62, 66, 68, 99, 101, 1874-93; reprinted Londres: Oxford University Press, 1961-66).

- Nobel, Pierre. 2000a. “La Traduction biblique: de la glose à la translation intégrale”, *Les Cahiers de L’Institut Catholique de Lyon* 30, *Sommes et cycles, XII^e-XIV^e siècles*, 95-119.
- . 2000b. “Gloses anglaises et latines dans une traduction biblique anglo-normande (ms. Londres B.L. Royal 1 C III)”, in Jean Dufournet éd., “*Si a parlé par moult ruistre vertu*”, *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat* (Paris: Champion), 419-435.
- , éd. 2006. *Bible d’Acre* (Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté).
- Pagan, Martine, éd. 2021. *La Genèse de Raoul de Presles* (Paris: Champion).
- Paues, Anna C., éd. 1904. *A Fourteenth Century English Biblical Version* (Cambridge).
- Pitts, Brent A., éd. 2018. “The Anglo-Norman Bible’s book of Ruth” (Reading: Medieval Studies 44), 173-197.
- , éd. 2020. *The Anglo-Norman Bible’s book of Tobit: a critical Edition (London, British Library Royal 1 C III, Fols. 312r-315v)* (Reading: Medieval Studies 82), 1-77.
- , éd. 2020. *The Anglo-Norman Bible’s book of Joshua: a critical edition (BL Royal 1 C III)* (Turnhout: Brepols).
- Pitts, Brent A. et Boulton, Maureen B., éd. 2023. *The Anglo-Norman Bible’s Books of Samuel. A Critical Edition (BL Royal 1 C III)*, edited by Brent A. Pitts with an introduction and notes (Turnhout: Brepols).
- Pitts, Brent A. et Grange, Huw, éd. 2022. *The Anglo-Norman Bible’s Book of Judges. A Critical Edition BL Royal 1 C III), with an introduction and notes* (Turnhout: Brepols).
- Pope, Mildred. 1910. “The *Tractatus orthographiae* of T. H., Parisii studentis”, *The Modern Language Review* 5:2 (1910), 185-193.
- . 1956. *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman phonology and Morphology* (Manchester: University Press; éd. originale 1934).
- Revol, Thierry. 2019. “Traduire un texte sacré: analyses syntaxiques de la *Bible anglo-normande*”, *Linx* 78 / 2019-1 *La Linguistique des genres, en actes et en question*, Julie Glikmann et Christophe Gérard éd. <https://journals.openedition.org/linx/3034>.
- , éd. 2022. *Genèse de la Bible Anglo-normande* (Strasbourg: ELIPHI numérique, <https://www.eliphi.fr/#/eliphi-numerique/docmat/>).
- Romashkina, Tatiana, éd. 2022. *Bible Anglo-normande: Édition synoptique du premier livre de Samuel* (thèse non publiée, Strasbourg).
- Rothwell, William. 1968. “The Teaching of French in Medieval England”, *Modern Language Review* 63, 37-45
- Schwaller, Nicolas, éd. 2023. *La Bible Anglo-Normande: l’Exode. Édition critique du livre de l’Exode de la Bible Anglo-Normande. Étude philologique de l’Anglo-Normand* (thèse non publiée, Strasbourg).
- Smalley, Beryl. 1952. *The Study of the Bible in the Middle Ages* (Oxford: Blackwell).
- Smith, Kathryn A. 2020. “Found in Translation: Images Visionary and Visceral in the Welles-Ros Bible”, *Gesta* 59.2, 91-130.
- Verger, Jacques. 1973. *Les Universités au Moyen Âge* (Paris: PUF).
- . 1999. *Culture, enseignement et société en Occident au XII^e et XIII^e siècles* (Rennes: Presses universitaires).